monde. Les armées ennemies s'avancent vers nos frontières, pressent la France de toutes parts, et envahissent ses provinces. Mais cette ligue européenne résistera-t-elle au choc des opinions, des intérêts, des rivalités nationales, et n'aura-t-elle pas le sort de tant d'autres? mais la paix offerte par elle ne sera-t-elle pas acceptée, et même avec joie? Cette belle France ne sera-t-elle pas la proie de l'étranger, et livrée à ces démembrements qu'entraînent les conquêtes? Cette glorieuse capitale, sur laquelle se réunissent, ce semble, tant de haines et de vengeances, ne sera-t-elle pas réduite en cendres? Les puissances ennemies ne voudront-elles pas conserver le sceptre de la France dans la famille de celui qui la gouverne? celui-ci ne prendra-t-il pas conseil de son audace accoutumée, et ne voudra-t-il pas, secondé de tant de braves qui l'entourent, ou s'ensevelir sous les ruines de sa grandeur, ou la conserver avec gloire? Enfin, l'héritier de tant de rois, sans armes, sans ressources dans sa retraite, que peut-il pour remonter sur le trône de ses pères? Messieurs, on le voit bien, les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées; ce qui était invraisemblable est précisément ce qui est arrivé : une foule de circonstances particulières qu'il était impossible de préparer et de prévoir, mais qui étaient ménagées par la Providence, amènent des résolutions subites qui jusque-là n'étaient point arrêtées. Ceux qui gouvernent, dit Bossuet, font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus; il n'y a point de puissance humaine qui ne serve, malgré elle, à d'autres desseins que les siens. Ici, Messieurs, tout est divin. Voyez comme le ciel, chargé de nuées amoncelées et sombres qui recèlent la foudre et les tempêtes, s'éclaire tout à coup pour ne laisser voir que l'éclat d'un beau jour. Tout prend en un clin d'œil une face nouvelle; les haines s'apaisent, les cœurs se rapprochent, l'ennemi devient libérateur, et vingt peuples

divers se mêlent à l'immense population de cette capitale, sans trouble et sans inquiétude. Les rois d'un jour disparaissent comme des fantômes, et les rois véritables vont se retrouver au milieu de leurs peuples. Le cri d'amour qui appelle les enfants de saint Louis a retenti jusque dans leur asile; ils paraissent, et le bonheur est rendu à la France, comme la paix au monde; tandis que celui qui en était le fléau, survivant à sa défaite, est relégué tristement dans un coin du globe, d'où il peut entendre les cris de triomphe par lesquels les peuples de l'Europe célèbrent leur délivrance. Dieu l'a voulu ainsi dans sa justice, et plus encore dans sa miséricorde.

Puisse cet homme, qui est tombé de si haut, s'abaisser en esprit sous la main qui le frappe, et faire servir ses humiliations mêmes à l'expiation de ses égarements! Puisse-t-il, tandis que sa mémoire sera condamnée par les hommes, trouver grâce, par son repentir, devant un tribunal bien autrement redoutable que celui de la postérité.

Maintenant, Messieurs, c'est à nous à reconnaître, par notre conduite, les bienfaits du ciel, et à ne pas mériter par notre ingratitude qu'il nous retire ses faveurs. Loin de nous les plaintes et les murmures qui sembleraient accuser la Providence, et lui commander en quelque sorte de nouveaux miracles; ayons la sagesse de ne pas empoisonner le présent par de stériles regrets, et de ne pas anticiper sur l'avenir par des vœux aussi fatigants qu'inutiles. Si le temps détruit, le temps aussi perfectionne; il n'est pas plus en notre pouvoir d'accélérer sa marche que de l'arrêter. Le chêne antique de la monarchie, dont les rameaux avaient ombragé le berceau de beaucoup d'entre nous, après avoir lutté pendant quatorze siècles contre les vents et les orages, fut abattu par la plus violente tempête qui ait agité le monde; mais ses racines étaient restées cachées et vivantes sous les ruines, dans le sol de la France. Aujourd'hui, vivifié par un

soleil nouveau, il peut croître et s'élever encore sous les yeux de l'Europe, plein de vigueur et de majesté. Jeunes Français, le sort de la patrie est entre vos mains; il ne s'agit, en respectant l'ordre établi, que d'abjurer toutes ces maximes d'impiété et d'anarchie, et de revenir aux saines doctrines, les seules gardiennes des mœurs, des lois et de l'ordre public. Chrétiens et Français, nous le rappellerons ici pour l'instruction de la jeunesse qui nous entend : depuis plus de huit siècles, la France est gouvernée par des monarques issus du même sang : connaissez-vous sur la terre une race meilleure, une plus longue suite de rois éclairés, vaillants et bons, plus faits pour occuper un trône, et plus dignes de commander aux hommes? La France a bien eu ses jours de décadence comme de gloire, d'infortune comme de prospérité; mais où est en Europe la nation qui ait été pendant huit cents ans plus glorieusement et plus heureusement gouvernée que la nôtre par des princes d'une même dynastie?

Faut-il rappeler ici et celui qui en fut le fondateur, renommé par sa politique comme par sa vaillance; et ce Philippe qui mérita et qui a gardé le titre d'Auguste; et ce saint Louis qui sut être roi en chrétien, et chrétien en roi, grand homme de guerre comme grand législateur; et ce Charles, dont le surnom atteste la haute sagesse; et ce Louis XII, le Père du peuple; et ce François Ier, le Père des lettres; et ce bon, ce grand Henri, dont la mémoire sera éternellement populaire; et ce Louis qui a donné son nom à son siècle, et à qui la postérité a confirmé le surnom de Grand; et cet immortel élève de l'immortel Fénelon, qui promettait à la France un règne si beau; et cet autre Dauphin plus rapproché de nous, qui, à de si grandes connaissances, joignait de si grandes vertus; enfin ce monarque aussi bon qu'infortuné, dont je n'ose prononcer le nom, tant son souvenir nous accable, et dont le cœur ne sut jamais qu'aimer et pardonner?

Messieurs, je crois voir toutes ces générations de rois revivre sous nos yeux, se montrer à nous rayonnantes de gloire et de majesté, et présenter elles-mêmes au peuple français l'héritier de leur trône et de leur puissance. C'est de leurs royales mains que nous l'avons reçu ce Louis le Désiré, dont la sagesse et les lumières feront notre bonheur après avoir fait nos espérances. Qu'il trouve en nous les sentiments que ses prédécesseurs trouvèrent dans nos pères, toutes les fois qu'ils ne furent pas égarés par la fureur des partis.

Pour nous, vieux Français, qui sommes nés et qui avons vécu sous le régime paternel des Bourbons, l'amour du roi n'est pas seulement un devoir, c'est un sentiment de piété filiale. Oui, nous aimons nos rois comme un fils aime son père; cet amour, nous l'avons sucé avec le lait maternel; il coule dans nos veines avec le sang français, il a toute la force comme toute la douceur des sentiments de la nature. Et vous qui ne connaissez, en quelque sorte, la dynastie régnante que par la foi publique, qui êtes étrangers à ces tendres souvenirs de nos premières années, jeunes Français, nous vous apprendrons à aimer nos rois; ou plutôt vous apprendrez à les connaître vous-mêmes par leurs bienfaits, à les chérir, à les bénir pour la douceur et la justice de leur règne. Bientôt on vous verra rivaliser avec nous d'affection pour eux; et comme nous, vous sentirez que, dans un cœur français, l'amour du roi se confond toujours avec celui de la patrie.

Qu'il ne cesse donc de se faire entendre au milieu de nous, ce chant vraiment national, chant religieux et guerrier tout ensemble; qu'il retentisse dans nos camps comme dans nos temples; qu'il soit à jamais le signal de l'honneur et de la fidélité; qu'il s'échappe de nos cœurs pour porter jusqu'aux cieux l'expression de nos désirs les plus ardents : Seigneur, sauvez le Roi : *Domine, sal-*

vum fac Regem! et daignez exaucer les vœux que nous vous adressons pour son bonheur, pour celui de son auguste famille, désormais inséparable du bonheur de la France : *Domine, salvum fac Regem, et exaudi nos in die quâ invocaverimus te!*

SUR LES MISSIONS (1).

Je viens remplir aujourd'hui, Messieurs, un bien étrange ministère; je viens faire devant vous, non pas uniquement l'éloge des Missions, mais leur apologie; non pas uniquement en célébrer les bienfaits, mais les venger des attaques et des insultes de l'impiété. Et certes, n'est-il pas étrange, pour ne pas dire déplorable, que dans le royaume très-chrétien on soit obligé de prendre hautement la défense d'un apostolat qui a fondé et perpétué la religion sur la terre, qui seul a pu éclairer les peuples infidèles, comme il peut seul ranimer la foi chez les peuples chrétiens dégénérés? Oui, de nos jours, des ministres de paix sont présentés comme des perturbateurs du repos public; les médecins des âmes sont traduits comme de vils charlatans de religion, et peu s'en faut que les prédicateurs de la morale évangélique ne soient qualifiés impudemment de corrupteurs des consciences. Écoutez leurs vains détracteurs, ils vous diront : Pourquoi des missions? Sommes-nous donc des sauvages qu'il faille civiliser, ou des idolâtres qu'il faille amener à la connaissance du Dieu unique auteur de l'univers? Vous gémissez sur les vices et la corruption du peuple; c'est un mal de tous les temps; pour y remédier autant qu'il est possible, ne suffit-il pas des pasteurs ordinaires révérés de leur troupeau? Et qu'a-t-on besoin de ces inconnus venant de je ne sais où pour nous effrayer par leurs voix étrangères? Que signi-

(1) Cette conférence est la dernière que M. l'évêque d'Hermopolis ait prononcée dans l'église de Saint-Sulpice, en 1822. Il l'avait d'abord composée pour une assemblée de charité, qui se tint à l'archevêché, le 19 avril 1819; et nous avons laissé subsister quelques passages qui se rapportent à cette circonstance.